

UN ÉPISODE DE RÉSURREC-  
TIONISTES

## I

Il y a de cela quelques années, j'étais à Montréal, finissant mon cours de médecine à l'Université\*\*\*

Or, il arriva qu'un hiver, nous manquâmes absolument de *sujets* pour la dissection. Le professeur d'anatomie avait inutilement épuisé toutes les ressources légales pour en fournir nos salles : c'est à peine si trois ou quatre pauvres cadavres d'individus, morts à l'hôpital ou en prison, s'offraient à nos scalpels avides.

Que faire ?

Fallait-il, lorsque tant de nos compatriotes dormaient leur dernier sommeil dans les *charniers* environnants, abandonner nos fructueuses études et renoncer à leurs études et renoncer à chercher dans la mort le secret de la vie ? ou bien, la circonstance était-elle assez grave pour humilier notre orgueil national jusqu'au point de recourir à l'étranger, de faire venir nos morts des États-Unis et de promener nos scalpels royalistes dans des chairs républicaines ?

Plutôt faire de l'anatomie comparée, plutôt déclarer la guerre aux chiens errants et aux chats de gouttières, que d'en venir à une si déshonorante extrémité !

Et, pourtant, il fallait des *sujets*, coûte que coûte !

En face d'une aussi impérieuse nécessité, nous convoquâmes le ban et l'arrière-ban de l'école de médecine et nous tinmes un conseil de guerre... à la mort.

La réunion fut nombreuse et bruyante. Jamais les murs de la grande salle de l'école, habitués cependant aux savantes dissertations de nos professeurs, n'avaient répercuté d'aussi sonores éclats de voix, entendu d'aussi éloquents discours ; jamais les boiseries de son plafond n'avaient retenti d'aussi amères protestations contre la salubrité du climat montréalais et la grendinerie de la mort !

Telle, aux grands jours de péril de la république, dut retentir autrefois, aux accents patriotiques des sénateurs romains, la voûte du capitol !

Enfin, les circonstances du cas ayant été exposées sous toutes leurs faces, nous en vinmes à une décision formidable...

Ce fut d'aller EN RÉSURRECTION !

## II

En terme de rapin, aller *en résurrection* signifie aller enlever des cadavres, soit dans les charniers, en hiver, soit dans les cimetières en été.

Ce n'est pas gai, je vous assure.

A part la salutaire frayeur qu'inspirent toujours ces lieux d'éternel repos, il y a encore une foule de petits désagréments avec lesquels le résurrectionniste doit compter ; et, parmi ces derniers, le moindre n'est pas la vigilance des bedeaux, je vous prie de le croire.

L'on serait porté à se représenter tous les bedeaux comme gens de paix et bons enfants. Que l'on se trompe. Il y en a de terribles, il y en a de féroces... qui vous flanquent des coups de fusil dans le dos, ou plus bas, sans plus de cérémonie que si vous étiez des corbeaux.

Combien de mes honorables confrères portent encore, dans quelque partie bien charnue de leur grassouillette individualité, les preuves évidentes de ce déplorable penchant qu'ont certains bedeaux à tirer sur les "voleurs de morts !"

Je ne parle pas des chiens de garde. Ces quadrupèdes-là ont plus mangé de "fonds de culottes" médicaux qu'ils n'ont rongé de gigots de mouton.

Le plus singulier, c'est qu'ils n'en sont pas morts et que leur race abhorrée continue à se propager d'une façon tout-à-fait désastreuse pour l'avancement de la science médicale.

Il faudra recourir aux boulettes.

## III

Donc, les étudiants en médecine de mon Université, réunis en assemblée solennelle, avaient décrété d'urgence la *résurrection*.

Il n'y avait plus à regimber et il fallait s'exécuter sous le plus court délai.

Je fus désigné, avec un de mes amis du nom de Georges, pour opérer dans une paroisse des environs, à plusieurs lieues de la ville.

C'était justement la place natale de mon compagnon. Il en connaissait, par conséquent, toutes les arcanes, et nous n'étions pas exposés à revenir bredouille.

Nous partîmes en *carriole*, par une nuit sombre de janvier. Il n'y avait pas de lune, ce qui était une circonstance favorable, et une neige large, morte, tombant en flocons serrés, augmentait encore l'obscurité, déjà fort épaisse, de l'atmosphère.

Le trajet se fit gaiement. Nous devions de choses et d'autres, comme deux bons camarades qui se rendent à une partie de plaisir. Georges me racontait ses amours avec une jeune fille de sa paroisse, du nom de Louise, qu'il devait épouser dans quelques mois, aussitôt après avoir reçu son diplôme de médecin. Moi, je lui parlais des charmantes québécoises que j'avais laissées au départ et dont le souvenir me trottait toujours dans la tête...

Bref, le temps passa assez agréablement, et je vous assure que nous n'avions aucunement la mine de deux résurrectionnistes en campagne. Il serait peut-être juste d'ajouter qu'il y avait probablement une légère dose d'affectation dans notre gaieté, et qu'elle ressemblait singulièrement au chant énervé d'un homme qui marche seul, la nuit, ayant la peur aux talons.

Ce qui pourrait justifier cette hypothèse, c'est que la conversation alla décroissant à mesure que nous approchions, pour tomber tout-à-fait à notre entrée dans la paroisse.

Quoi qu'il en soit, nous ne tardâmes pas à arriver en vue de l'église. Tout dormait dans le village. Pas une lumière ne brillait aux fenêtres soigneusement closes.

Seule, la veilleuse du sanctuaire scintillait faiblement dans le brouillard.

Nous cachâmes notre voiture derrière un bouquet de sapins ; puis, munis de nos outils, entre autres d'une fausse-clé que Georges s'était procurée je ne sais trop comment, nous nous acheminâmes silencieusement vers le charnier.

## IV

"Où demeure votre bedeau ? demandai-je à voix basse.

—Tiens, là, à un arpent environ du presbytère, répondit Georges.

—C'est un bon garçon, qui ne s'amuse pas à veiller quand les autres dorment ?

—Ne crains rien : c'est la crème de la profession—une nature lymphatique portée au sommeil.

—Brave homme ! a-t-il un chien ?

—Il déteste tous les animaux à quatre pattes.

—Excellent cœur !... Tu as la lanterne sourde, au moins ?

—Oui, la voici.

—Tout est bien. Ouvre-moi cette grosse porte : je te suis."

Nous étions arrivés. Georges introduisit sa fausse-clé dans la serrure du charnier, fit jouer la lourde penne, donna un vigoureux coup d'épaule et s'engouffra bravement dans l'ouverture béante.

J'en fis autant, et la porte se referma derrière nous.

Il était alors deux heures du matin.

Nous êtes-vous jamais trouvés dans un charnier, au beau milieu de la nuit, entourés de cercueils que vous heurtiez à chaque pas et aspirant à plein nez cette âcre odeur de cadavre qui y sature l'atmosphère ?

J'espère que non. Eh bien ! c'est une position assez terrifiante, je vous le certifie. Les braves y éprouvent une forte émotion, et les peureux y sentent leur coiffure se soulever sous la poussée des cheveux qui se hérissent.

Mais, nous, nous étions trop pressés pour nous amuser à analyser ces fâcheuses sensations.

Georges ouvrit la lanterne sourde, et une pâle clarté se répandit aussitôt dans le caveau mortuaire.

## V

Il y avait là une dizaine de tombes : des grandes, des petites, les unes en humble bois de sapins, les autres en chêne vernissé, avec des clous d'argent.

L'égalité n'existe pas même dans la mort—pour les cadavres, s'entend.

Nous attaquâmes la tombe la plus proche. C'était un de ces beaux cercueils en chêne, ornements d'argent, dont je viens de parler.

Pendant que je tenais la lampe, Georges enlevait les vis et faisait sauter le couvercle avec un ciseau.

Mon digne camarade semblait avoir beaucoup d'expérience en ces sortes d'opérations, car, en cinq minutes, ce fut fait.

Il souleva alors le suaire blanc et se mit en devoir de tirer le cadavre à lui, en le prenant par la tête.

J'approchai la lanterne pour constater sur quel espèce de *sujet* nous étions tombés ; mais Georges poussa aussitôt un grand cri : "Louise !" lâcha la tête et se renversa en arrière.

Au même moment, le cadavre se redressa lentement et, s'aidant des mains, se mit sur son séant.

La jeune fille—car c'en était une—fixa un instant ses yeux éteints sur la physiologie bouleversée de l'étudiant, murmura le nom de Georges, puis, promenant autour d'elle un regard terrifié, elle parut soudain avoir conscience de sa position. Alors, un rictus effrayant crispa sa figure marmoréenne... Elle essaya de joindre les mains et retomba lourdement dans son cercueil !

Georges, fou de douleur et d'effroi, se précipita sur la tombe ouverte, couvrit de baisers délirants le visage glacé de la jeune fille et l'appela des noms les plus tendres...

Inutiles démonstrations ! la fiancée de Georges était bien morte, cette fois, morte après s'être réveillée un instant d'un long sommeil léthargique et avoir vu son amant en train de profaner sa tombe !...

## VI

Qu'on n'aille pas croire que je fais ici de l'horrible à froid et pour le seul plaisir de causer une bonne peur à mes lectrices. Pas du tout.

Les enterrements prématurés sont trop fréquents, malheureusement, et les exemples de sommeil cataleptique ressemblant à la mort trop souvent rapportés, pour que mon histoire ne soit pas au moins vraisemblable, si l'on me refuse l'honneur de la croire vraie.

Mais je reprends mon récit, pour le terminer en deux mots.

Glacés d'horreur, Georges et moi, nous replaçâmes tant bien que mal le couvercle de la tombe de Louise ; puis, après avoir fermé la porte du charnier, nous courûmes à notre voiture et reprîmes à toute vitesse le chemin de la ville.

En arrivant à la pension, Georges trouva sur sa table une lettre en deuil à son adresse.

Il l'ouvrit fiévreusement...

C'était l'annonce de la mort de Louise, sa fiancée, arrivée deux jours auparavant.

Un malentendu insignifiant avait empêché que cette lettre lui fût remise avant son départ, et causé l'effroyable aventure qui venait de nous arriver.

Nous fîmes alors la promesse solennelle de ne plus jamais aller *en résurrection* !

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

Château-Richer, avril 1876.

## USAGES DU MONDE

## LES CARTES DE VISITE

Il est une question que tout le monde croit connaître et qui ne laisse pas que d'être complexe et de présenter une infinité de cas embarrassants ; je veux parler de l'usage des cartes de visite dont on se sert aujourd'hui dans toutes les circonstances de la vie.

Je ne parlerai pas de celles que l'on envoie au premier de l'an, mais il est une infinité d'occasions où la carte joue un grand rôle.

Quand on reçoit une lettre de faire part soit de naissance, soit de mariage, soit de décès, si l'on n'est pas assez intime pour rendre une visite à la personne de qui on a reçu cette politesse, on doit lui envoyer ses cartes dans la huitaine qui suit la réception de cette lettre. Si cette lettre vous est adressée par une per-

sonne qui habite la province, vous devez répondre par une lettre de félicitation ou de condoléance.

Que vous soyez lié ou non avec la famille, si vous ne recevez qu'une lettre de faire part du mariage d'un de ses membres sans qu'il y soit joint une invitation d'assister à la messe, vous ne devez qu'une carte.

Quant on reçoit une invitation à dîner, il faut répondre de suite si on refuse, mais si l'on accepte on envoie simplement sa carte.

Quand on reçoit une invitation pour un bal ou une soirée, on doit aussitôt envoyer sa carte à la personne qui vous l'a adressée, que l'on accepte ou non.

Si vous avez assisté soit à un bal, soit à un concert, soit à toute autre soirée, vous devez envoyer votre carte dans la huitaine qui suit cette soirée, si vous ne désirez pas y retourner ; mais si vous désirez être invité de nouveau, c'est une visite que vous devez, et vous avez la quinzaine pour la faire.

Si une personne de votre connaissance vient d'obtenir une faveur ou un haut emploi, vous devez aussitôt lui envoyer des cartes.

Il en est de même si c'est un malheur ou une disgrâce qui la frappe.

Si une personne de votre connaissance fait parler d'elle par une belle action, un beau discours, par quelque chose enfin qui la mette en évidence, vous devez aussitôt lui envoyer des cartes en signe de félicitation.

Les cartes de visite du meilleur goût sont les plus simples.

Les cartes des hommes peuvent porter leur adresse ; jamais celle d'une dame, à moins qu'elle ne soit dans le commerce.

Les cartes bordées de noir sont les seules dont on puisse se servir quand on est en grand deuil.

En toute occasion, comme elles doivent remplacer une visite, on les fait mettre, toutes cornées, chez le concierge de la maison.

Il y a des endroits où il est d'usage de ne mettre qu'une seule carte pour toute une famille, en *cornant* deux, trois et même quatre fois la carte si cette famille se compose de deux, trois ou quatre membres.

Dans d'autres cas, on met autant de cartes qu'il y a de personnes dans la famille.

Mais à Paris, on vient d'adopter l'usage anglais, qui consiste à plier la carte par la moitié, ce qui veut dire qu'elle est pour tous les membres de la famille.

On a toute la première quinzaine de janvier pour envoyer les cartes de jour de l'an.

Si une personne avec laquelle vous n'entretenez que des relations de *cérémonie* tombe gravement malade, vous devez envoyer prendre de ses nouvelles chez son concierge en y faisant déposer vos cartes.

Quand on relève de maladie, il faut aussitôt envoyer des cartes à toutes les personnes dont on en a reçu.

Quand on part pour la campagne, il faut envoyer ses cartes à toutes les personnes que l'on connaît, avec cette indication à la plume : P. P. C., c'est-à-dire *pour prendre congé*.

Quand une personne de votre connaissance vous a écrit pour solliciter votre bienveillance à l'occasion d'une quête dont elle est chargée, vous envoyez votre carte portant votre offrande, mettant le tout sous enveloppe et le faisant déposer chez le concierge de la maison.

Une dame n'envoie jamais sa carte chez un homme non marié.

Au retour de la campagne, on envoie des cartes aux personnes de sa connaissance avec lesquelles on veut rester en relation.

Quand on est présenté dans le monde à des personnes qui vous engagent à les venir voir, on doit, dès le lendemain, leur envoyer des cartes, si on a le désir d'accepter cette invitation.

Quand les cartes sont destinées à reconnaître une politesse, il faut les porter soi-même ou les envoyer par un domestique ; dans ce dernier cas, elles ne doivent pas être cornées.

Si, au contraire, les cartes doivent remplacer une visite, elles doivent être cornées comme il a été dit plus haut.

Des cartes cornées ne doivent jamais être mises chez une personne pendant les heures où les jours où elle reste chez elle, ce serait lui faire une impertinence.

Une demoiselle, quel que soit son âge, n'est jamais tenue d'envoyer des cartes.

**La sangsue prophète du temps.**—Cette propriété que possède la sangsue de prophétiser le temps, n'est pas chose nouvelle ; cependant, on n'a sur cette faculté que des données peu précises. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de citer à cet égard les observations d'un vieux praticien. "J'ai toujours sur ma fenêtre une sangsue dans une bouteille contenant une livre d'eau, et je puis assurer que cet annélide m'a toujours prédit le temps d'une manière très-exacte. La bouteille est remplie aux trois quarts d'eau ; cette dernière doit être changée tous les huit jours en été, et tous les quinze jours en hiver. L'embouchure est recouverte d'un morceau de grosse toile. Si la sangsue reste au fond, immobile et roulée sur elle-même comme un limaçon, il fera un beau temps fixe et clair tant en hiver qu'en été. Si elle monte dans le goulot, il y aura pluie ou neige pendant tout le temps qu'elle y restera. S'il doit venter, l'annélide nagera très-vivement de côté et d'autre et ne se tranquilliserait qu'avec l'apparition du vent. Quelques jours avant un violent orage avec pluie et tempête, la sangsue reste toujours hors de l'eau, ses mouvements sont désordonnés, elle se jette de côté et d'autre comme si elle était atteinte d'accès convulsifs."